

Entretien avec Charlotte Gainsbourg

Connaissez-vous *La promesse de l'aube* avant qu'Éric Barbier ne vous propose de jouer Nina ?

» C'est avec le scénario que j'ai découvert le roman. J'ai été terriblement émue par l'ampleur de l'histoire racontée, la force des personnages et le ton du film. Et je me suis complètement laissé porter par l'écriture d'Éric Barbier. Après coup, en lisant enfin le roman, j'ai donc réalisé combien il lui était resté très fidèle, tout en prenant la mesure de son travail d'adaptation. Ne pas bien connaître Romain Gary m'a permis en définitive de me lancer dans le projet de manière assez spontanée, sans trop d'appréhension. Je n'étais pas écrasée par la référence...

Comment avez-vous appréhendé votre personnage ?

» Éric Barbier m'a montré tous les documents possibles. J'ai regardé les photos de Nina, scruté les traces qui restaient d'elle : sur la ville de sa jeunesse, sur les différentes époques de sa vie. Mais elles sont peu nombreuses. En fait je me suis complètement approprié le personnage de la mère de Gary en pensant à ma propre grand-mère. Très vite, j'ai fait un amalgame entre Nina, ce que je percevais d'elle, et la mère de mon père. Par exemple, quand j'imaginai son accent polonais, je l'entendais comme un accent russe que j'avais bien connu... Ces deux femmes étaient à peu près de la même génération. Elles venaient du même monde, avaient la même culture. Elles se ressemblaient à mes yeux. Ma grand-mère était moins encombrante que Nina, mais c'était quand même un personnage très fort. Il y avait quelque chose d'identique dans son rapport à mon père, c'est évident. Gary est LE fils, l'unique.

Ce n'était pas le cas pour ma grand-mère, mais c'était presque pire : elle a eu plusieurs filles qu'elle considérait mal, et un seul fils, son fils chéri. Son exigence à son égard était grande j'imagine, mais pas du tout dans les mêmes termes que cette mère possessive évoquée dans *La promesse de l'aube*.

L'émotion que vous avez ressentie à la lecture du scénario puis du livre est donc entrée, de manière intime, en résonance avec l'histoire de votre famille paternelle ?

» Ah oui, c'est exactement comme ça que cela s'est passé ! Je me suis servie des souvenirs que j'ai de ma

grand-mère, et puis de ce que je fantasmais de ma propre histoire. Il y a évidemment beaucoup de différences, mais aussi comme un fond commun.

Mon père est né en France. Même s'il n'a pas mis les pieds en Europe de l'Est, il nourrissait une nostalgie de cette origine qu'il m'a très tôt transmise. Le fait que nous soyons ancrés dans une tradition juive notamment, sans que l'on ne pense jamais à la religion pour autant. La famille de mon père a quitté la Russie en 1917. Mon père me parlait d'une manière très romanesque du départ de ses parents, lorsqu'ils ont fui la révolution pour se réfugier en France. Je me souviens d'histoires de faux papiers... Avec mon père et ma grand-mère, que j'ai connue jusqu'à mes treize ans, les discussions sur la guerre ressemblaient à des récits d'aventures.

Et le thème de cette France rêvée, idéalisée par la mère de Romain Gary, qui est central dans *La Promesse de l'aube* ?

» Je n'y ai pas pensé tout de suite, mais c'est évident. Mes grands-parents n'avaient pas envie d'aller aux États-Unis, comme d'autres ont pu le faire. Le rêve, c'était la France, la culture française, un certain fantasme dans le rapport à l'art ! C'est amusant de voir comme ils ont donné des noms tellement français à leurs enfants. C'était quand même difficile de faire mieux que Lucien, Jacqueline, Liliane...

En somme, vous avez projeté l'image de votre grand-mère sur le rôle de Nina.

» C'est pour ça que je tenais autant à l'accent. Après m'avoir envoyé le scénario, Éric est venu me voir pour me parler de sa vision du rôle, du film. Quand j'ai alors évoqué la possibilité de donner un accent à Nina, il y était complètement opposé. Il trouvait l'idée ridicule. Il avait peur que l'on voie trop l'actrice en train de faire semblant et il pensait que personne n'y croirait. Je l'ai laissé parler. Six mois avant le tournage, je me suis mise au polonais. C'était un travail très intense. En entendant mes différents professeurs et notamment une actrice qui m'a coachée, il m'a paru inimaginable que Nina n'ait pas d'accent, ou au moins une trace d'accent. J'ai doucement essayé d'imposer l'idée à Éric et il s'est laissé convaincre. Le rôle s'est d'abord construit grâce à la langue polonaise et à l'accent.

Le résultat est très réussi : on entend comme une trace ou un fantôme d'accent très crédible et qui paraît en effet indispensable.

» J'ai eu des coachs incroyables. Je n'aurais pas pu faire cela toute seule.

Il y avait la voix de Nina à trouver, mais aussi son corps...

» En effet... J'étais en Pologne sur le tournage d'un film précédent quand Éric est venu me voir pour que nous fassions des premiers essais de costumes. Une costumière est arrivée avec une valise pleine de robes d'époque. Je les ai toutes essayées. Je me regardais dans le miroir, Éric me regardait et les images données n'étaient jamais la bonne. Ce n'était pas Nina. Je n'avais pas la bonne physionomie. Quelque chose ne fonctionnait pas. J'étais trop fine pour ressembler à une femme qui avait eu la vie de la mère de Gary. Il me fallait m'alourdir, peser davantage. J'ai ressenti le besoin de me dissimuler, de me grimer. Je ne pouvais pas avoir l'air d'une parisienne déguisée qui débarque en essayant de faire croire qu'elle a passé sa vie dans les rues enneigées de Wilno. Il fallait rentrer dans une corpulence, ne pas avoir peur d'être abîmé et de jouer avec l'âge. Je me suis servie de tout ce qui pouvait m'aider : les costumes, le maquillage, les perruques, les prothèses. J'ai décidé de jouer avec des fausses fesses, des faux seins. Pour la première fois, j'avais l'impression d'avoir un masque, d'être entièrement transformée et de pouvoir jouer à l'actrice. Cela m'a procuré une grande liberté et un grand plaisir de m'éloigner le plus possible de moi. Je n'ai jamais eu l'impression d'exagérer mais quand j'ai fini le film, quand j'ai quitté le tournage, j'ai eu très peur. Un peu comme après les films de Lars Von Trier. Je me suis demandée si je n'en avais pas fait un peu trop, si je ne n'avais pas fait le clown. Éric, en qui j'ai toute confiance, avait beau me rassurer, c'est l'impression que j'ai eue à la fin du tournage...

Que pensez-vous du personnage ? En regardant Nina avec son fils, on se demande en permanence si c'est une bénédiction ou une malédiction d'avoir une mère comme elle...

» Je suis partagée. J'aime tellement cette mère... Je pense quand même que c'est une malédiction, parce qu'elle

lui met une enclume sur le dos. C'est une épreuve de tous les instants. Mais en même temps, il y a tout ce qu'elle lui donne, le fort caractère qu'elle lui permet d'acquérir, son appétit de vie. Mais vous savez, je ne l'ai pas jugée. Je n'avais pas envie de me demander si elle était plus un mal ou un bien pour son fils. Je cherchais plutôt à ressentir l'amour, la passion que cette femme a pour son fils. Je ne pouvais que le vivre de manière très intense. Je n'avais pas envie d'avoir de recul.

Cela a-t-il été difficile d'articuler la dimension profondément comique de ce personnage avec sa dureté ? Nina est un personnage à la fois drôle et pathétique...

» Le scénario est tellement bien écrit. Il est tellement fort dans l'empathie qu'il suscite envers les deux personnages. La trame était assez incroyable et il est même très rare d'avoir à jouer de tels dialogues. Je me suis amusée avec ce rôle. La dimension comique résonnait parce que ma grand-mère avait un humour particulier qui ne me paraissait pas éloigné.

Vous revenez toujours à ce lien entre *La Promesse de l'aube* et l'histoire de votre propre famille...

» Oui. Et c'est vrai que pendant le travail, je ramenaient mon histoire très souvent. Je ne parlais pas de Gary, je parlais de mon père, de ma famille. J'avais besoin de m'impliquer de cette manière-là. Parfois, je me demandais si ce n'était pas fatigant pour Éric Barbier, parce que je m'amusais sans cesse du parallèle. Mais il a été très généreux avec moi. Il m'a impliquée à toutes les étapes du travail, comme si mon avis comptait vraiment. Sur l'accent, sur certaines scènes aussi. Il était très attentif à ce que je pouvais ressentir et penser. C'est assez rare d'être dirigée par un réalisateur aussi à l'écoute de ses acteurs. Et c'était tellement agréable de sentir qu'il aimait mon travail, que je réussissais à le surprendre...

On a parfois le sentiment que Nina porte un secret. C'est un personnage assez opaque. On ne sait pas grand-chose d'elle. Son obsession pour son fils, qu'elle semble d'ailleurs avoir eu toute seule, fournit l'essentiel de son caractère.

Dans une scène, le petit demandait pourquoi la mère ne parlait pas de son père et mon personnage répondait de

manière évasive. Éric m'a dit qu'il avait finalement coupé toute trace du père. Je crois que c'est une bonne idée.

Le film en fait une mère un peu monstrueuse, qui est à la fois la mère et le père. Voire une sorte de Dieu omniscient pour son fils...

» Oui. Éric m'avait parlé de ce côté monstrueux du personnage. Un monstre de vitalité et d'obstination. Je me rappelle d'un plan en particulier auquel il tenait beaucoup : Nina marche dans les rues enneigées et c'était presque un monstre qu'Éric voulait voir s'avancer...

Quelles ont été les scènes les plus difficiles à jouer ?

» Je pense à deux choses en particulier. D'abord, ce qui était vraiment très difficile, c'était le polonais. On a été obligé de commencer le tournage par les scènes à Wilno et devoir me lancer d'emblée dans le rôle avec toutes les scènes en polonais m'obligeait à un travail vraiment énorme. Je pense que cela m'a finalement beaucoup aidée pour l'ensemble du rôle, mais c'était très difficile. Il y a notamment une longue scène, au début du film,

quand des flics me harcèlent, qui se déroule à la fois dans l'appartement, puis dans la cour. Je gueule, ça va vite, et tout ça en polonais... La deuxième difficulté que j'ai ressentie résidait dans les scènes avec le petit Pawel qui joue Romain lorsqu'il était enfant. J'adore cet enfant. Il était tellement touchant dans son rôle d'acteur, fier et modeste à la fois. Il répondait au doigt et à l'œil aux exigences d'Éric qui était parfois un peu dur avec lui.

Et jouer avec trois acteurs pour le même rôle du fils à trois âges différents de sa vie, c'était difficile ?

» On s'attache à un acteur et un autre prend la relève. C'était intéressant. J'ai eu une grande proximité avec Pawel. C'est ensemble que l'on a appris à rentrer dans nos rôles. Et puis, il y avait ce rapport charnel avec lui. Quand il m'arrivait de lui toucher le visage, j'avais l'impression de toucher mon propre visage. Avec Nemo qui jouait Romain adolescent, comme avec Pierre qui jouait le rôle d'un adulte, la difficulté résidait dans l'effort pour retrouver la proximité de la relation avec l'enfant. ■

Propos recueillis par Pathé Films.

Entretien avec Pierre Niney

Connaissez-vous *La promesse de l'aube* avant de participer au film ?

► J'avais lu *La promesse de l'aube* et quelques autres livres de Romain Gary. Mais j'ai totalement redécouvert l'œuvre de cet auteur en commençant à préparer le film. *Chien Blanc* et *Éducation européenne*, notamment, ont eu un écho tout particulier sur moi. Alors que ces deux textes sont tous deux autobiographiques, ils se révèlent très différents, inventifs chacun à leur manière, produisant de fortes émotions et dégageant une intelligence qui impressionne le lecteur. Ce que j'adore chez Gary, c'est son humour, sa façon de ne jamais parvenir à « être totalement désespéré » comme il le dit.

C'est le drame de sa vie et en même temps, l'origine de beaucoup de ses écrits. Il y a toujours, chez Gary, la générosité de rire du drame et du désespoir. Surtout quand il s'agit du sien.

J'ai redécouvert à travers *La promesse de l'aube* l'amour inconditionnel et magnifique que Gary et sa mère avaient pour la France, pays de la liberté et des droits de l'homme. En cela, le livre est aussi résolument moderne et d'actualité, racontant comment un juif polonais persécuté et fuyant son pays rêve de toutes ses forces de devenir français. Il se battra littéralement pour réaliser ce rêve et devenir à jamais l'un des plus grands auteurs français du XX^e siècle.

Quelle fut votre première pensée quand Éric Barbier vous a proposé de jouer le rôle de Romain Gary ?

► Il me restait des images fortes de *La promesse de l'aube*. J'avais déjà trouvé ce livre très cinématographique à ma première lecture lorsque j'étais adolescent.

Mais ce qui m'a surtout convaincu, c'est la passion avec laquelle Éric Barbier portait ce projet. C'est un fou de Romain Gary. Il connaît des centaines d'histoires sur lui, sur sa vie et l'écriture de ce livre. Il voulait faire ce film depuis des années. Avec le désir de dessiner ces deux portraits, celui de cette mère et celui de son fils, qui sont tenus par un lien si singulier et en même temps tellement universel.

Je n'avais pas d'idée préconçue en abordant le rôle. Mais en me penchant sur la vie de Romain Gary, j'ai immédiatement aimé le dédoublement d'identité qui parcourt son œuvre et sa vie.

Comment vous êtes-vous représenté cet homme, le personnage qu'il se construit dans son roman ?

► Il y avait un parallèle évident pour moi avec le métier d'acteur. Et même, au-delà, avec la condition de l'artiste en général. D'un autre côté, je savais que j'allais jouer une version fictionnelle et romancée du personnage de Gary. *La promesse de l'aube* est évidemment autobiographique, mais avec une importante part d'invention et de transformation de la réalité. C'était donc une version de Gary par le prisme d'une adaptation et du regard du réalisateur que j'allais interpréter. Il s'agissait moins de jouer Romain Gary que de trouver, avec Éric, une version du personnage.

Ce n'est pas la première fois que vous interprétez le rôle d'une personnalité ayant réellement existé : comment abordez-vous ce type de rôle ?

► Je n'ai pas de recette toute faite. Il y a quelques constantes que je garde, depuis que j'ai appris ce métier au théâtre : apprendre le scénario par cœur plusieurs mois avant le tournage, afin de me préparer comme pour une grande traversée ininterrompue. Répéter certaines scènes importantes du film. Me nourrir un maximum de la vie et de l'œuvre du personnage s'il est réel. Mais ensuite, ce qui est essentiel je pense, c'est la capacité à s'adapter - mais sans prévoir - au projet, au réalisateur et à sa vision.

Une question ne quitte pas le spectateur, à la lecture du livre comme à la vision du film : est-ce une bénédiction ou une malédiction d'avoir une mère comme celle de Romain Gary ?

► C'est une question tellement difficile. Ce serait faire un résumé bien trop succinct que d'essayer d'y répondre ici. Ce lien si fort, fou, passionné, destructeur et structurant en même temps, est l'essence même de Gary. C'est en cela que *La promesse de l'aube* est un livre crucial et si révélateur. Il raconte justement d'où vient le désir profond d'écrire de Romain Gary. Son énergie vitale, même. Ce qui est sûr, c'est que cette mère a fait de lui quelqu'un d'extraordinaire, au sens fort du terme. D'un point de vue plus universel, je pense que cette histoire raconte que l'on hérite tous de nos parents et de nos mères en particulier, de certains aspects que l'on aime comme d'autres qui sont parfois plus lourds à porter.

Comment avez-vous travaillé avec les deux autres acteurs jouant Gary enfant et adolescent ?

» Nous nous sommes rencontrés tous les trois et le tournage a débuté avec la partie sur l'enfance de Romain à Wilno, tournée à Budapest. J'étais alors encore en France à préparer le film, mais très tôt Éric m'a envoyé des images de toutes les scènes avec Pawel Puchalski, qui joue le personnage dans cette période de sa vie. Cela m'a été très utile pour m'imprégner de ce qu'il faisait, physiquement et dans le jeu, afin de prendre le relai au mieux quelques semaines plus tard. C'était la première fois que je faisais cela : un travail passionnant !

Dès la lecture du scénario, vous avez fait des suggestions décisives sur l'orientation générale du récit, notamment de conclure le film avec un passage du texte qui arrive très tôt dans le livre. Est-ce important pour vous de travailler sur votre personnage dès le stade de l'écriture ?

» Bien sûr. Plus tôt je peux être intégré à un projet, plus cela m'inspire. Je trouvais l'adaptation d'Éric magnifique. Ses choix de mises en valeur et de coupes étaient très bien pensés, car il fallait évidemment couper des choses afin de pouvoir porter le livre à l'écran.
« Avec l'amour maternel, la vie vous fait, à l'aube, une promesse qu'elle ne tient jamais... » Cette citation contient toute l'histoire. J'ai en effet demandé très tôt à

Éric s'il pouvait envisager de mettre cette voix off à la toute fin du film. J'ai aimé pouvoir échanger avec lui sur ce genre de sujet. Et de continuer à créer et à envisager le scénario comme une matière libre et vivante. Je pense que c'est très important d'avoir cette philosophie, surtout sur un projet comme celui-ci. Respecter l'œuvre sans être écrasé par cette dernière.

Quelles ont été vos réactions quand vous avez découvert le film ? Avez-vous eu des surprises ? Des émotions inattendues en découvrant certaines scènes ?

» J'ai aimé la façon dont Éric a encore recentré l'histoire sur ce lien mère-fils, qui est l'essence de l'œuvre. Quand j'ai vu pour la première fois les scènes montées entre Charlotte et Pawel, durant l'enfance de Romain, ce fut une découverte très émouvante et une façon agréable de rentrer dans le film. J'ai aussi trouvé que la lumière jouait un vrai rôle. Elle apporte une émotion très forte aux scènes. Une nostalgie parfois, une chaleur à d'autres moments... Il y a une vraie écriture de la lumière de la part de Glynn Speeckaert tout au long de l'histoire. C'est quelque chose que l'on ne perçoit pas forcément en tant qu'acteur sur le plateau. Et j'ai beaucoup aimé découvrir cet aspect en voyant le film terminé. ■

Propos recueillis par Pathé Films.